PQ
2631
.O5M4
1911

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mlagreetatal00poiz

1944

MÉLÉAGRE ET ATALANTE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Avila des Saints, 1 vol., 3 fr. 50. Librairie Lemerre, passage Choiseul.

Le Pervers sentimental, 3 fr. 50. Même librairie.

Les Poètes chrétiens, 3 fr. 50. Librairie Emmanuel Vitte, rue de l'Abbaye, 14.

Classicisme et Catholicisme, 3 fr. 50. Librairie Jouve, rue Racine, 15.

La Dame aux Lévriers, 3 fr. 50. Libr. Plon, rue Garancière, 8.

Électre, 2 francs. — —

Le Cyclope, 1 fr. 50. — —

Saül, Antigone, 2 fr. 50. — —

Inscription B. Bazoupet 1944

ALFRED POIZAT

FEV 1 6 1973

Méléagre & Atalante

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, au Théâtre antique d'Orange
sous la chorégie de MM. ANTONY RÉAL et A. CHAMBON, le 6 août 1911.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PARIS
BERNARD GRASSET
ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

MCMXI

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2631
.05M4
1911

AU GRAND POÈTE PAUL HAREL

HÉRITIER DE VIRGILE ET DU BON LA FONTAINE

en témoignage de vieille amitié.

PERSONNAGES

ATALANTE	Mmes	Louise Silvain.
ALTHÉE		Madeleine Roch.
1re CHORENTE		Janine Zorelli.
2e CHORENTE		Morsenne.
MÉLÉAGRE	MM.	Alexandre.
ŒNÉE		Martin.
TALTHYBIOS		Jean Froment.
PLEXIPPE		Dorny.
TOXÉE		Marc Gérard.
UN MESSAGER		Fontenoy.

Groupe de Chasseurs.

La scène représente une place publique de Calydon. Sur la gauche, un chœur de jeunes filles. Au milieu, une vieille femme file à un rouet.

Mise en scène de M. Boucher.

MÉLÉAGRE ET ATALANTE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LE CHŒUR

Nous t'invoquons, déesse aux invincibles traits,
O Diane Artémis, ô reine des forêts,
Qui parcours à grands pas, haussant ta torche rouge,
La forêt endormie où nulle aile ne bouge
Et le grand ciel nocturne où gravitent les dieux.
Toi dont le front terrible s'orne
Du mince croissant radieux,
A l'aspect de ta double corne
Plus d'une étoile à l'infini
Ainsi qu'un oiseau d'or se cache dans son nid,
N'osant paraître en ta présence
De peur des traits que ta main lance ;
Chasseresse du ciel où, débris des vieux temps,
Lumineux et proscrits rôdent quelques Titans
Échappés à la foudre encore ;

Chasseresse qu'on voit courir les bois profonds,
Et qui parfois reviens après l'aurore,
Avec ta meute de griffons,
Entends-nous, fille de Latone
Sœur d'Apollon, tueur de loups,
Déesse au cœur grand et jaloux,
Mais qui, dit-on, aussi pardonne
Parfois clémente aux pauvres gens,
Aux voyageurs, aux indigents,
A qui tu donnes ta lumière,
Que tu prends presque par la main
Et que tu remets en chemin,
Douce aux petits, aux grands altière,
Accorde-nous notre pardon,
Si nous sommes frappés pour quelque offense folle,
Délivre à jamais Calydon
Du sanglier qui le désole,
Nous t'invoquons tous à genoux,
Exauce-nous, exauce-nous.

LE CHORYPHÉE

Voici Talthybios, le crieur de nouvelles;
Comme Hermès, on dirait que ses pieds ont des ailes.

TALTHYBIOS

Peuple de Calydon, pâtres et laboureurs,
Vous qui du sanglier redoutant les fureurs
Aviez abandonné vos campagnes fertiles,
Méléagre a couru les terres et les îles,

Criant votre détresse à travers les hameaux.
A son appel se sont levés tous les héros
Portant dans un corps d'homme une âme surhumaine.
Et voici tous les noms de ceux qu'il vous ramène
Pour la chasse qu'il organise à Calydon :
Les deux fils d'Eacos, Pélée et Télamon,
L'un roi de Larissa, l'autre de Salamine.
Le premier épousa la déesse marine,
A ses noces tous les Immortels sont venus
C'est là que, tout à coup, hérissés, poitrails nus,
Écrasant les vaincus sous leurs sabots sonores.
Sur les Lapithes ont bondi les grands Centaures,
Mêlant des flots de sang aux longs ruisseaux de vin.
Les Tyndarides, ces jumeaux de l'œuf divin,
Suivent avec Jason, prince des Argonautes,
Et, modèles des vrais amis et des vrais hôtes.
Pirithoüs, Thésée aux grands cœurs sans remords
Qui tous deux descendus dans l'empire des morts,
Ayant du morne Styx repassé la barrière,
Viennent de remonter vivants à la lumière;
Hippothoüs, Dyas, Phœnix, fils d'Amyntor
Et Laërte d'Ithaque et les deux fils d'Actor,
Qu'accompagne Phylée arrivé de l'Elide
Cénée, autrefois femme, Échion l'intrépide,
Et Lélex de Naryce et Nestor de Pylos
Acaste qui si bien lance les javelots
Hippase, Eurytion, le fier Leucippe, Hylee.
Les fils d'Hippocoon de l'antique Amyclée
Et le fils d'Ampycos qui lit dans l'avenir,
Puis Anceus d'Arcadie, Écleus, et pour finir

Atalante, la chasseresse de Tégée,
L'honneur des bois, des monts où sa vie est plongée,
Vierge dont le visage est d'un jeune héros,
Héros dont les traits purs sont d'une jeune fille.
Sur tous ces fronts l'espoir comme une étoile brille
Et nous promet la fin de tant de maux.

ALTHÉE

Mon fils n'aurait pas dû convoquer cette chasse,
De mon frère Plexippe il usurpe la place.

LE CHŒUR

Vous tremblez pour ses jours

ALTHÉE

Je blâme son orgueil;
Quant à ses jours, je n'en porterai pas le deuil.

LE CHŒUR

Vous ne pouvez penser de si terribles choses.

ALTHÉE

Tu te trompes. Ce n'est pas ce que tu supposes,
Mais mon fils ne mourra qu'à l'heure où je voudrai.

LE CHŒUR

Reine, pardonnez-moi, mais à vous dire vrai,
Je ne saisis pas bien le sens de vos paroles.

ALTHÉE

Et venant de ma bouche elles te semblent folles :
Je veux dire que son destin est attaché

A certain charme dont je tiens l'objet caché.
Donc, femmes, pour ses jours n'ayez aucune alarme.

LE CHŒUR

Et quel est cet objet? Reine, quel est ce charme?

ALTHÉE

Je le dirai si vous me jurez le secret

LE CHŒUR

Au noir Styx soit voué qui se parjurerait!

ALTHÉE

Ce que je vais vous dire est une vieille histoire
Et que j'ai retrouvée au fond de ma mémoire.
C'est un vieux coffre à bois qui me la rappela.
J'étais grosse de Méléagre en ce temps-là.
Un vent aigre venu des monts de l'Étolie
Soufflait dehors le froid et la mélancolie,
Et comme les cyprès je me sentais ployer;
Je voulus m'approcher alors de mon foyer.
Trois femmes s'y trouvaient, trois vieilles filandières.
Sur leurs têtes le feu projetait ses lumières
Je les voyais de face et très distinctement.
Mais aurait-il fait nuit dans mon appartement,
Je les aurais pourtant sans peine devinées
Et j'aurais reconnu les vieilles Destinées
Qui depuis si longtemps habitent dans mon cœur,
Oui, les Parques en qui le Temps, le dieu vainqueur
Et tous les autres dieux révèrent leurs aînées,
Les éternelles sœurs qui ne sont jamais nées.

Aux lueurs de leurs yeux, tels que des lacs sans fond,
Le passé, l'avenir se font et se défont ;
On y voit aborder ainsi que des navires
Des mondes étoilés et de nouveaux empires
Et des dieux inconnus venir de l'infini
Comme des alcyons qui flottent dans leur nid.
La première me dit que j'allais mettre au monde
Un homme courageux et puissant, la seconde
Qu'en lui la Renommée entrait dans ma maison
La troisième, montrant dans la flamme un tison,
Dit que son existence en aurait la durée
Et qu'avec ce tison elle était dévorée...
Alors, pleine d'effroi, je retirai du feu
La bûche par le bout carbonisée un peu,
Dans l'eau je courus la plonger toute allumée
Au milieu d'un épais nuage de fumée ;
Quand elle fut éteinte enfin, je la rangeai
Dans un coffre de fer artistement forgé
Dont avec très grand soin je fermai la serrure.
Ainsi pour lui que votre amitié se rassure.

LE CHŒUR

Les Parques, les revîtes-vous après cela ?

ALTHÉE

Quand je revins ensuite, elles n'étaient plus là.

LE CHŒUR

Reine, vous nous voyez de stupeur interdites :
Ne fut-ce pas un simple rêve que vous fites ?

ALTHÉE

Non, j'ai rouvert le coffre et revu le tison.

LE CHŒUR

Étrange événement !

ALTHÉE

Je sors d'une maison
Que les dieux immortels ont souvent visitée,
Même au plus grand d'entre eux je suis apparentée :
Fille de Thestios, je suis sœur de Léda
Et mes neveux les Dioscures,
Sortis de l'œuf qu'un divin cygne féconda,
Brillent pendant les nuits obscures.

LE CHŒUR

De ceci votre époux est sans doute informé ?

ALTHÉE

Mon mari, je ne l'ai jamais assez aimé
Pour lui dire un secret qu'il vaut mieux qu'il ignore ;
Méléagre l'a su. S'en souvient-il encore ?

LE CHŒUR

Ce tison m'effraierait. Rien qu'à le savoir là
J'aurais grand'peur que ma raison ne se troublât,
J'aurais peur du vertige où l'on se sent poussée
Et de céder à quelque effroyable pensée.

ALTHÉE

Pourquoi donc Méléagre, en me faisant souffrir,
M'a-t-il presque forcée à me ressouvenir ?
Depuis plus de deux ans il fuit, il me délaisse,
Il court le monde et m'abandonne à ma détresse.
Dans cette solitude, alors vous comprenez
Que mes pensers en moi soient un peu déchaînés,
Vous comprenez alors que de vieilles Mémoires
Aillent pour s'occuper remuer les armoires,
Vider et retourner les coffres d'autrefois.
Et c'est ainsi qu'on trouve un vieux morceau de bois ;
On se souvient. Bientôt le passé se rallume
Et c'est comme un tison dont le feu vous consume ;
Dévorant le présent, l'avenir, le passé,
Il brûle jusqu'aux pleurs que je voudrais verser.
Je me suis regardée en mon miroir de cuivre,
Mais sous mes lourds cheveux déjà couverts de givre
Je n'ai pu distinguer en son affreux repos
Qu'un visage pareil à celui d'Atropos,
De celle des trois sœurs filandières qui tient
Le fil de nos destins et tranchera le tien.
Alors, traînant le poids de choses abolies,
Traînant mon cœur chargé de ses mélancolies,
De mes propres pensers me sentant le jouet,
Je suis venue ici m'asseoir à mon rouet.

SCÈNE III

LES MÊMES, PLEXIPPE, TOXÉE

ALTHÉE

Mais je vous vois enfin, ô figures si chères,
O Plexippe, ô Toxée, ô mes aimables frères,
Vous qu'enfant j'ai portés jadis sur mes genoux.
Pourquoi vous vois-je armés ? Dites, où courez-vous
Comme des assaillants qui volent sur les brèches ?
Pourquoi sur votre dos ce carquois et ces flèches ?
Et pourquoi sur vos fronts pensifs ce casque d'or ?

PLEXIPPE

Nous allons à la chasse et peut-être à la mort ;
En mourant on ne change après tout que de rêve.

TOXÉE

Il se peut, en effet, que la chasse s'achève
Au milieu des roseaux qui bordent l'Achéron.

PLEXIPPE

Si le monstre est tué, plusieurs de nous pourront
Voir bondir chez Hadès son ombre furieuse

TOXÉE

La chasse en tous les cas sera très sérieuse ;
Les vautours trouveront plus d'un cadavre aux champs.

PLEXIPPE

Des supplications, des prières, des chants
Eussent fléchi les dieux plus que notre courage
Et du terrible fauve eussent brisé la rage.

TOXÉE

Artémis apaisée eût mis fin à nos maux
Et, sans qu'il fût besoin d'assembler ces héros,
Nous aurait épargné la peine de les suivre.

PLEXIPPE

Ce Méléagre est fou. Sa jeunesse l'enivre,
Il ne croit qu'en lui-même et méprise les dieux.

TOXÉE

Quoi qu'il en soit, il faut te faire nos adieux.

PLEXIPPE

A moins de consentir à passer pour infâmes,
Nous ne pouvions rester chez nous comme de femmes.

TOXÉE

D'autant que ces héros montrent au milieu d'eux
La superbe Atalante au cœur aventureux.

ALTHÉE

Puisse Zeus écarter ce présage funeste
Et par pitié pour moi sauver tout ce qui reste
De l'antique maison du héros Thestios.
Le chagrin en séchant la moelle de mes os

Du flambeau de ma vie a refroidi la flamme,
Et votre pauvre sœur n'est qu'une vieille femme
Dont le cœur machinal, pour toujours orphelin,
Tourne avec les fuseaux où s'enroule ce lin.

PLEXIPPE

Adieu, très doucement file ta destinée
Comme tu l'as reçue, ô vieille sœur aînée ;
Si la mort nous surprend, va, tu nous rejoindras.
Pour nous avoir portés tout petits dans tes bras,
Pour avoir remplacé près de nous notre mère,
Je ne sais quel travail fit en toi la Chimère,
Ni ce qui dans nos cœurs alors s'est dérangé,
Mais depuis ce temps-là nous n'avons plus changé
Et nous gardons des yeux d'enfants sous des fronts [d'hommes ;
Tels tu nous élevas et tels encor nous sommes ;
Notre printemps rejoint notre arrière-saison,
Et nulle femme n'est entrée à la maison
Depuis que tu quittas ses murs demeurés vides,
Mais nous comptons par ses lézardes et tes rides
Les jours qui loin de toi coulèrent froidement :
Nous vous enveloppons du même sentiment,
Vous qui fûtes pour nous toute la destinée,
Vieille maison aimée et vieille sœur aînée.

(*Plexippe et Toxée sortent.*)

LE CHŒUR

Parmi tous ces héros que Méléagre amène
Comment se fait-il donc que l'on n'entende pas

Déjà sur les chemins retentir les grands pas
Du secourable fils d'Alcmène ?
Comment ne voit-on pas, la massue à la main,
Noires sur l'horizon baigné de crépuscule,
S'allonger sous la peau du lion néméen,
La forme gigantesque et la tête d'Hercule ?

Si loin de Calydon qui peut le retenir ?
L'Érèbe !... Il a vu sans frémir
La triple gueule de Cerbère,
Il a fait chavirer la barque de Caron,
Il a de l'Achéron
Franchi deux fois l'affreux estuaire,
Et ce terrible belluaire
A serré dans ses bras à lui briser les os
L'épouvantable Thanatos.
La faux a chancelé dans la main de Saturne,
Le Destin, de son urne
Pendant quelques instants
N'a plus laissé couler le temps ;
Les Heures dans le ciel restèrent immobiles,
Tandis qu'il ramenait du pays de la mort,
Où les neuf fleuves font de ténébreuses îles,
La tendre Alceste aux cheveux d'or,
De brume stygienne un peu voilée encor.

Qui donc retient au loin ta marche triomphale,
O vainqueur d'Érymanthe, archer du lac Stymphale ?
As-tu pour soulager Atlas
Remis le monde sur ta tête ?

Qui donc nous cache ta retraite ?
Serait-ce le bel Iolas,
Ou bien Iole au frais sourire
Serait-ce Omphale ou Déjanire ?
Puisque, héros au large cœur,
Un œil moqueur
Dans un subtil regard t'enchaîne,
Et de la toile arachnéenne
Ne sachant plus comment sortir,
On te voit alors consentir
A filer de tes mains énormes
Qui déracinent les grands ormes
Et qui voilent l'éclat du jour,
L'humble quenouille de l'amour !

Il ne reviendra plus, tu l'attendrais en vain,
Le fier Alcide au cœur divin ;
Laissant au bûcher sa poussière,
Il est monté dans la lumière.
Désormais devenu le grand veneur des dieux,
Loin de la terre
Et dans les profondeurs des cieux,
Il chasse maintenant avec le Sagittaire.
Sur les rocs nus que leurs verdures avaient peints,
N'as-tu pas entendu le fracas des grands pins
Qui tombaient en hurlant sous sa hache sonore,
Quand, dévoré par la tunique du Centaure,
Il préparait, pour s'y coucher,
Le lit funèbre et flamboyant de son bûcher

Dont tu vois sur l'Œta la flamme rouge encore
Se rallumer au crépuscule ou dans l'Aurore?

Non, il ne reviendra plus jamais à Calydon,
Sous son ancienne forme humaine,
Mais, à défaut du fils d'Alcmène,
Peuples ingrats, que désirez-vous donc,
Puisque au milieu de vos désastres
Méléagre, Atalante et tant d'autres héros
Ses émules et ses égaux,
Dont la place est marquée au ciel parmi les astres,
Sont venus si nombreux pour vaincre ou pour mourir?
Mais j'aperçois là-bas Méléagre accourir,
Q'accompagne Atalante aux grands yeux intrépides.

SCÈNE IV

ALTHÉE, MÉLÉAGRE, ATALANTE

ALTHÉE

Te voici, Méléagre. Ainsi tu te décides
A visiter enfin ta mère qui pourtant
De tes nobles soucis est le moins important.
Son visage est si vieux et son cœur est si triste!
Il te ressouvient donc maintenant qu'elle existe?
O puissance du sang, ô force de l'instinct,
Mon souvenir en toi n'est pas encore éteint?

MÉLÉAGRE

Pourquoi cette ironie? O mère, je vous aime!
Sitôt que je le peux, je vous le dis moi-même,
Je quitte un glorieux cortège pour cela.
Je suis homme et ne puis toujours me trouver là;
Et même votre sang, qui coule dans mes veines,
Me conseille de fuir les effusions vaines,
Me dit que la façon de vous aimer le mieux
C'est de bien soutenir le rang de nos aïeux;
C'est d'être un fils dont vous puissiez parler sans honte
Et dont le sang divin à sa source remonte.
Songez que votre fils doit apparaître tel
Que les hommes en lui voient presque un immortel.
S'il me faut au bûcher bientôt laisser ma cendre,
Je prétends chez Hadès ainsi qu'un dieu descendre,
Et redressant mon ombre immense sans remords
Du nom de Méléagre épouvanter les morts;
Je veux jusqu'aux enfers qu'une foule exaltée
Acclame à l'avenir le nom du fils d'Althée.

ALTHÉE

Apparences de voix bien dignes du trépas,
Inutiles clameurs que je n'entendrai pas!

MÉLÉAGRE

Je comprends au besoin le mépris de la gloire
Mais devant le malheur public je ne puis croire
Que des cœurs généreux restent indifférents.

ALTHÉE

Il fallait en laisser le soins à tes parents.

MÉLÉAGRE

Les ai-je par hasard empêchés de bien faire ?
Mes oncles ont compté surtout sur la prière.
Estiment-ils que Zeus les ait mal exaucés ?
Que veulent-ils de plus, et n'est-ce pas assez
Qu'il m'ait inspiré tant d'éloquence et d'adresse
Que j'amène aves moi l'élite de la Grèce ?
Et quel plus grand miracle en espéraient-ils donc ?
Mais la chasse m'attend aux bois Calydon,
Souffrez que je vous nomme et que je vous présente
La fleur de nos héros, l'intrépide Atalante.

ALTHÉE

La femme doit à l'arc préférer le ciseau
Et son honneur est d'être assis à son fuseau.

ATALANTE

Reine, je ne suis point une femme ordinaire :
Ces armes de combat, ces vêtements de guerre,
Cet arc, ces javelots sont familiers pour moi,
Et je m'explique mal qu'ils causent tant d'émoi ;
Ils me sont naturels depuis que je suis née.
Une nymphe des bois m'a-t-elle abandonnée,
Un dieu m'a-t-il donné le jour ? — Je n'en sais rien.
La Parque a suspendu mon nid aérien
Au sommet des rochers d'où s'envolent les aigles;
J'ai grandi solitaire, ignorante des règles

Qu'imposent à vos cœurs les lois de la Cité;
Ivre de ma farouche et froide pureté,
Qui met autour de moi son invisible armure,
Je m'élançais légère et frémissante et sûre,
Riant des cailloux fins qui roulaient sous mes pas,
Sœur des divinités que je ne connais pas;
Parfois quand je passais, le carquois à la hanche,
En voyant dans le soir debout ma forme blanche,
Pendant que se posait sur mon front le croissant,
Un centaure effrayé fuyait en hennissant,
Croyant voir sur les monts Artémis apparaître,
Artémis dont je suis une forme peut-être ;
Et si j'ai répondu, Méléagre, à ta voix,
Tu ne l'ignores pas, c'est la première fois
Qu'Atalante descend chasser parmi les hommes.

ALTHÉE

Que cherches-tu parmi les femmes que nous sommes,
Et qu'attends-tu de moi, vierge de Nonacris ?

MÉLÉAGRE

Ne vous préoccupez des propos ni des cris
De la femme que vous entendez. C'est ma mère;
Et s'il faut comme fils que mon cœur la révère,
Mon âme est un royaume où seul je fais la loi
Et je n'y reconnais d'autre maître que moi.
Ou plutôt désormais vous y voilà maîtresse,
Je vous bâtis un temple ainsi qu'à ma déesse,
Et dût l'Olympe même en devenir jaloux,
Je fais vœu désormais de n'adorer que vous.

Mais vous, des autres dieux suivez au moins l'exemple
Et daignez regarder un peu dans votre temple,
Soyez-moi secourable, image d'Artémis,
Abaissez jusqu'à moi du moins des yeux amis,
Et quand je vous implore, enfin daignez m'entendre.

ATALANTE

Pour vous faire écouter, d'abord soyez moins tendre,
Voyez-vous qu'on se parle amour entre chasseurs?
Ai-je une âme vraiment faite comme vos sœurs?
Allons dans les marais où le monstre se terre
Je veux l'abattre et puis remonter solitaire
Dans mes bois, avec la hure du sanglier.

MÉLÉAGRE

Tu partiras, mais tu ne pourras m'oublier,

ATALANTE

Nous ne nous verrons plus. Ainsi donc que t'importe!

MÉLÉAGRE

Je saurai bien trouver le chemin de ta porte.

ATALANTE

J'ai des flèches pour écarter les indiscrets.

MÉLÉAGRE

Si je meurs de ta main, je mourrai sans regrets.

ATALANTE

Tu veux qu'abandonnant mes armes à la rouille,
Il ne me reste plus qu'à filer la quenouille?

MÉLÉAGRE

Comme Hercule à tes pieds c'est moi qui filerais !

ATALANTE

Nous déchoirions tous deux, j'y perdrais mes attraits.
Quoi que ton cœur se dise et quoi qu'il te paraisse,
Tu n'adores en moi rien que la chasseresse;
Tu m'aimes en rêvant de l'ombre des grands bois
Et je te suis bien plus lointaine que tu crois ;
Mais hors des monts abrupts où ton cœur me devine,
Sans arcs, sans javelots, serais-je encore divine ?
Le serais-je surtout sans ma virginité ?
Ne me dispute pas ma sauvage beauté,
Laisse-moi, Méléagre, à mes bois, à mes sources ;
Laisse-moi sur les monts devancer dans leurs courses
Le taureau fabuleux, la biche aux pieds d'airain
Et le grand cerf dressant sur l'horizon marin
Le fardeau de sa tête aux chimériques branches,
Entre lesquelles luit, de mille étoiles blanches
Un pan de ciel nocturne étrangement fleuri.
C'est là-haut, c'est là-haut que m'appelle et sourit,
Dans les champs de l'azur qui remplit mes prunelles,
Mon destin pour mener des chasses éternelles.

MÉLÉAGRE

Non, ce n'est pas là-haut, c'est là que je te veux.
En vain tu t'en défends, ô vierge aux beaux cheveux,
En vain ton cœur résiste,
Un attrait doux et triste

Ramènera vers moi ton souvenir, tes pas ;
Crois-moi, belle Atalante, on ne résiste pas
Au charme douloureux de l'étreinte des hommes ;
L'âcre goût de la mort est si délicieux
Que mainte déité sacrifia les cieux
Aux éphémères que nous sommes,
Et préféra quitter l'Olympe sans retour,
Descendre à l'Érèbe pour suivre
Dans l'éternelle nuit quelque orageux amour
Dont la douceur l'enivre.
Les déesses, les dieux de l'Olympe serein
Ont gardé le tourment de la noblesse humaine :
Danaé dans sa tour d'airain,
Io, Léda, Latone et la pudique Alcmène
Témoignent de l'attrait qu'a pour les Immortels
La morbide beauté des enfants de la terre
Et pendant que l'encens fume sur leurs autels
Le désir envahit leur penser solitaire.
Va, pour savoir aimer, il faut pouvoir mourir,
Il faut connaître la détresse
Qui se donne dans un soupir
Et se rompt dans une caresse,
Gloire à la mort très bonne et très belle ! Elle fait
Tenir l'éternité dans le moment qui passe,
Et le héros qui tombe est plus beau, plus parfait
Que l'Immortel qui règne dans l'espace !

ATALANTE

Méléagre, on attend notre retour là-bas.
J'espère à mon honneur terminer ce combat

Et te vaincre; sinon la superbe Atalante,
Ayant brisé son arc deviendra ta servante

MÉLÉAGRE

Eh bien! je te vaincrai pour que tu sois à moi.

ATALANTE

Ton bras moins que l'amour me cause de l'émoi.

MÉLÉAGRE

Soutenu par l'amour mon bras est invincible.

ATALANTE

Dans ce cas, c'est mon cœur que tu prendras pour cible.

MÉLÉAGRE

Je le jure, ce soir tu seras dans mes bras.

ATALANTE

Partons. Si tu me vaincs, tu le regretteras.

MÉLÉAGRE

Allons donc rassembler nos âmes désunies.

(*Méléagre et Atalante sortent.*)

ALTHÉE, *restée seule avec le Chœur.*

Vous avez entendu, terribles Erynnies!...

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LE CHŒUR, *puis* ALTHÉE

LE CHŒUR

Au pied de ce même coteau
Que l'ombre des pins enténèbre,
En des temps connus d'Érato,
Vivait une nymphe célèbre.
On la nommait Syrinx. Sa voix,
Au fond des bois,
Se mêlait au bruit des fontaines,
Son arc de corne et son carquois
Lui donnaient les grâces hautaines
De Diane, sœur d'Apollon ;
Aussi bien les confondait-on,
N'était qu'au lieu de l'arc de corne
L'arc de la déesse était d'or,
N'était encor
Que les rais de lune dont s'orne
Le front de cette déité
Tissaient de leur mélancolie
Le regard doux mais attristé
De la nymphe à la voix jolie.
Or, étonné de sa beauté,

Pan fut épris d'amour pour elle ;
Mais de terreur la jouvencelle
Quitta les bois de Calydon ;
Le dieu courut à sa poursuite,
La nymphe atteignit dans sa fuite
Les bords sablonneux du Ladon.
Des naïades implorant l'aide,
Elle ne vit d'autre remède
Que de se jeter dans ses eaux ;
Lui, s'élançant d'un bond sauvage,
Il crut la saisir au corsage,
Mais n'embrassa que des roseaux.
En voyant fuir les formes blanches,
Il pleura dans les folles branches
Et leur confia ses soupirs.
L'air agité dans le feuillage
Rendit une plainte au passage
Que remportèrent les Zéphyrs.
Il reconnut la voix aimée,
Et la devinant enfermée
Dans le creux chanteur des roseaux,
Il moissonna dans l'eau fatale
Des tiges de taille inégale
De ces merveilleux arbrisseaux
Et les liant avec la cire,
Il fit pour apaiser son douloureux délire,
Quand l'ombre des coteaux revient l'enveloppant,
Cette flûte où soupire
Par la voix de Syrinx la tristesse de Pan.

SCÈNE II

Les Mêmes, ŒNÉE

ŒNÉE

Méléagre était là tout à l'heure, je crois,
Il m'a semblé d'abord reconnaître sa voix,
Je me suis aussitôt empressé de descendre.

ALTHÉE

Il est parti. Donc inutile de l'attendre.

ŒNÉE

Hélas ! je ne l'ai pas seulement embrassé.

ALTHÉE

La chasse l'attendait, il était très pressé.

ŒNÉE

Ils sont donc arrivés, ces descendants des dieux !
Ah ! ce sera pour nous un soleil radieux
Qui me les montrera, car dans mes jours prospères,
Autrefois j'ai connu la plupart de leurs pères.
Tous ces êtres fameux marqués du sceau divin
Mangèrent à ma table et burent de mon vin,
Car c'est moi le premier des Grecs qui, quoique indigne,
Ai reçu de Bacchus le présent de la vigne,

Les hommes d'aujourd'hui ne s'en souviennent plus,
Mais c'est moi qui parai de pampres chevelus
Ces coteaux où souvent, auréolé d'abeilles,
Le vieux Pan est venu grapiller dans mes treilles.
Maintenant tout s'en va, les dieux, moins familiers,
Fréquentent peu nos bois, désertent nos halliers.
On voit plus rarement le messager Mercure
De ses ailes de feu rayer la nuit obscure ;
Sans doute que nos cœurs sont devenus mauvais ;
Ainsi toi, qui bien mieux que personne savais
Mon chagrin, ta réponse est bien cruelle, femme,
Songe que c'est un père avide qui réclame
Des nouvelles d'un fils si longtemps attendu.
Il revient, cet enfant que nous pensions perdu.
Il revient, tu le vois et n'as rien à me dire.
Mais la haine entre nous fût-elle encore pire,
Par pitié pour ton cœur de mère dans l'ennui,
Et même simplement pour te parler de lui,
Ma bouche abonderait en détails pleins de charmes,
Ma haine poserait tout de suite les armes,
Je te demanderais, femme, ton amitié
Pour ne pas diviser son cœur par la moitié,
Pour que son existence enfin soit moins amère.

ALTHÉE

Méléagre a manqué de respect à sa mère.

ŒNÉE

Le respect s'apprend mal, femme, dans les maisons
Où les chefs de famille, ainsi que nous faisons,

Passent ensemble une existence désunie ;
Le respect est un fruit sacré de l'harmonie.

ALTHÉE

C'est à toi que je dois ces marques de mépris ;
Pour mieux l'avoir à toi, ce fils, tu me l'as pris,
Il suit tes traces, mais va, crains que ma colère
Ne poursuive chez lui l'image de son père.

ŒNÉE

Pour me haïr ainsi, que t'ai-je fait, grands dieux?

ALTHÉE

Rien et tout. Tu me fus constamment odieux.

ŒNÉE

Tu me vis à tes pieds empressé pour te plaire.

ALTHÉE

Et mon aversion fut ton juste salaire,
Quand je voulais dans mes regrets me replier,
Toujours présent, tu m'empêchais de t'oublier.

ŒNÉE

Serait-ce un autre amour dont le regret t'assiège ?

ALTHÉE

Nul amour de mon cœur n'a pu fondre la neige
Sous laquelle est couché mon virginal printemps.

ŒNÉE

N'en dis pas davantage, hélas ! je te comprends !
La Maternité fit un miracle inutile
En fécondant, un jour, femme, ton sein stérile
Sans rendre plus humains tes déplorables flancs,
O mère par erreur, ô fille à cheveux blancs !

ALTHÉE

Accuse le destin de toutes tes traverses.

ŒNÉE

Non, j'accuse plutôt tes volontés perverses.
Le Destin ne se meut que par de justes lois ;
C'est notre volonté qui déplace les poids
Et qui change chez nous l'éternel équilibre.
Ne viens pas dire ici que tu n'étais pas libre !
Les plus beaux sentiments s'ils sont démesurés,
Dénaturent les cœurs qui s'y trouvent livrés.
Et ton âme un peu trop vouée à ta famille,
Refusant d'être épouse afin de rester fille,
N'a pu s'ouvrir entière à la maternité.
Ton amour pour ton fils n'est qu'un fruit avorté.

ALTHÉE

Mon fils, en qui revit ma maison chancelante,
Je ne l'ai point sauvé pour qu'il aime Atalante.

ŒNÉE

Méléagre aime la chasseresse, dis-tu ?

ALTHÉE

Il l'aime avec l'élan de tout son cœur têtu.

ŒNÉE

Mais Atalante, dis, l'aime-t-elle ?

ALTHÉE

Elle l'aime.
Mon cœur, tout sec qu'il soit, sent ces choses quand même.

ŒNÉE

Vive Zeus ! Ils auront ainsi de beaux enfants,
Car ils sont jeunes, beaux tous deux et triomphants !

ALTHÉE

Je ne souffrirai pas qu'il prenne cette épouse.

ŒNÉE

Pourquoi donc ? Serais-tu de son bonheur jalouse ?
Tu ne m'as pas aimé. Fûmes-nous bien heureux ?
Laisse-les se chérir puisqu'ils le peuvent, eux.

ALTHÉE

Je ne veux pas rester désespérée et seule.

ŒNÉE

A leur amour se chauffera ton cœur d'aïeule.

ALTHÉE

Je pourrais bien chauffer les leurs d'un autre bois...

ŒNÉE

Pourquoi ce regard sombre et cette morne voix ?
Mais voici Talthybios qui porte des nouvelles.
Las ! au milieu de nos malheureuses querelles,
J'oubliais que mon fils court un grave danger ;
Daignent, s'il en est temps, les dieux les protéger !
La tête d'un vieillard entamé par les rides
Est comme le tonneau des tristes Danaïdes,
Les choses du présent n'y peuvent pas tenir ;
Presque mort, je ne vis que dans le souvenir...
Que nous annonces-tu de ta voix éclatante ?

SCÈNE III

LES MÊMES, TALTHYBIOS

TALTHYBIOS

La victoire de Méléagre et d'Atalante.

ALTHÉE

Mes frères vivent-ils ?

TALTHYBIOS

Écartez ce souci,
Méléagre est vivant, ses deux oncles aussi.

ALTHÉE

Très cher Talthybios, c'est un dieu qui t'envoie !
Je cours bénir le ciel qui me fait cette joie !
Que m'importe Atalante ? En sauvant ma maison,
Les dieux ont conservé mon cœur et ma raison.

(*Elle rentre dans le palais.*)

SCÈNE VI

ŒNÉE, TALTHYBIOS, LE CHŒUR

ŒNÉE

Les exploits de son fils ne l'intéressent guère.
Cette femme n'a rien de l'âme d'une mère ;
Elle parle de sa raison et de son cœur,
C'est l'asile de la démence et du malheur.
Laissons-là près des dieux qu'elle importune et lasse,
Et toi raconte-moi les détails de la chasse,
Les moindres pour un père auront beaucoup d'attrait.

TALTHYBIOS

Conduits par Méléagre, on gagne la forêt ;

Par les sentiers battus prudemment ou s'engage.
Puis la chasse réglée, on se met à l'ouvrage ;
On étend les filets, on découple les chiens ;
Même, sans écouter la voix des plus anciens,
Impatiente, part la jeunesse étourdie.
Au fond d'une vallée en cuvette arrondie,
Où des torrents formés soudain versent leurs eaux,
Le monstre se terrait au milieu des roseaux,
Derrière un voile épais de broussaille et de saules
Dans la vase qui lui montait jusqu'aux épaules.
C'est de là que l'écume à la gueule il bondit,
Prodigieux, par notre épouvante grandi ;
Comme un bolide au ciel sa lourde masse noire
Trace dans un éclair sa sombre trajectoire ;
Il défonce en passant les rets trop délicats ;
Les arbres qu'il atteint tombent avec fracas.
Il jette en l'air les chiens qui lui barrent la route
Et met toute leur meute aboyante en déroute ;
Et l'horreur et les cris emplissent la forêt.
Échion contre lui lance le premier trait
Qui va se planter dans l'écorce d'un grand hêtre ;
L'Argonaute Jason, déconcerté peut-être,
Lance trop fort le sien qui dépasse le but ;
Lors, le fils d'Ampycos se tourne vers Phœbus
(Apollon de tout son pouvoir l'aide sans doute).
Mais le dard qu'Artémis dut émousser en route
Touche le sanglier sans pouvoir le blesser ;
On voit alors soudain le monstre se dresser,
Des flammes lui sortir du corps et ses prunelles,
Que la foudre allumait, jeter des étincelles ;

Tout son dos se hérisse, il grogne sous l'affront
Et de tous les côtés à la fois il fait front ;
Il bouscule, il écrase, il éventre avec rage
Et le roi de Pylos, qui voit venir l'orage,
S'appuyant sur sa pique enfoncée en le sol,
Prend un rapide élan, d'un bras accroche au vol
La branche d'un ormeau dans laquelle il s'enlève
Et regarde passer la mort comme en un rêve.
Un fils d'Hippocoon a les jarrets rompus,
Il veut fuir, ses genoux ne le soutiennent plus ;
Le fauve, méprisant les héros et leurs lances,
Contre le tronc d'un chêne aiguise ses défenses,
Qu'il enfonce dans les cuisses du fils d'Actor ;
On voit alors venir Pollux avec Castor, [plume ;
Droits sur leurs blancs coursiers portant la blanche
De leurs flèches d'argent l'air résonne et s'allume ;
Le fauve, à leur aspect, fuit et court se cacher,
L'imprudent Télamon veut aller le chercher,
Dans un épais taillis, au fond de ces ravines,
Il tombe et se verrait dans le plus grand danger
Si Pélée à l'instant n'eût pu le dégager.
La superbe Atalante, à Diane pareille,
Atteint alors le monstre au-dessous de l'oreille ;
On le croit mort : le coup ne l'avait qu'étourdi ;
Comme Atalante veut l'approcher, il bondit,
Mais Méléagre, qui la suit avec tendresse,
Enlève dans ses bras la jeune chasseresse,
Qui, le cœur défaillant d'un vertige inconnu,
Laisse au col du héros pendre son beau bras nu,
Et devant son sauveur, cette vierge intrépide

Apparaît tout à coup rougissante et timide.
Mais, hélas ! à deux pas de ce groupe charmant,
Un autre tableau nous émeut profondément :
Le sanglier, manquant la divine Atalante,
Fait du corps d'un chasseur une loque sanglante,
Lui défonce le sein, lui laboure le flanc,
S'acharne et du groin le fouille en reniflant.
Méléagre, entendant des cris, tourne la tête,
Voit un homme éventré, s'élance sur la bête ;
Il se couche sur elle et, d'un geste puissant,
En détache la hure avec des flots de sang.
Ton fils, dans la forêt, où rien alors ne bouge,
Face au soleil couchant se redresse tout rouge.

ŒNÉE

Je t'embrasse pour la bonne nouvelle, mais
Le nom du dernier mort, le sais-tu ?

UN HOMME, *qui vient d'arriver.*

Je le sais,
La reine, en l'entendant, serait bouleversée :
Le malheureux chasseur, c'est son frère Toxée.

TALTHYBIOS

J'ai dit ce qu'on m'a dit ou ce que j'ai cru voir.

ŒNÉE

La nouvelle va mettre Althée au désespoir.

N'importe ! Mon devoir est d'honorer mes hôtes ;
Ma maison n'a jamais vu de têtes plus hautes.
Je ne veux pas qu'on les attriste avec un deuil
Qui devrait, après tout, lui donner de l'orgueil.
Pour éviter ses cris, gardez donc le silence.

TALTHYBIOS

Seigneur, voici, vers vous, la chasse qui s'avance.

SCÈNE IV

Les Mêmes, les Chasseurs

ŒNÉE

Je vous reçois avec fierté dans ma maison.
Salut, jeune Nestor, audacieux Jason ;
Soyez les bienvenus, fils d'Éaque et d'Égée,
Et vous, belle Atalante, ornement du Tégée,
Et toi, Laërte, et vous, Dyas, Hippothoüs,
Et toi que j'oubliais, sombre Pirithoüs,
O mes neveux divins, superbes Tyndarides,
Cavaliers de l'Érèbe et des grands cieux splendides !...
Pour toi, mon fils, tous ces amis pardonneront
A la naïveté d'un vieux roi vigneron
Qui, lui, n'a jamais rien fait de très méritoire,
D'embrasser un enfant qui le couvre de gloire.
Mon Méléagre, ces héros déjà fameux
Ont cette différence avec toi qu'ils sont, eux,

Fils de pères dont ils n'ont qu'à suivre la trace;
Mais je salue en toi le premier de ma race,
Et songeant qui je fus je regarde étonné
S'envoler comme un aigle au ciel mon premier né.

MÉLÉAGRE

Ma récompense, père, est dans ton allégresse.
Remercie avant moi ces héros de la Grèce,
A mon premier appel chacun d'eux est venu,
Ils m'ont, sans hésiter, suivi, moi l'inconnu;
Ils m'ont, pour cet exploit, porté sur leur épaules.
Ce sont eux les vaillants, ne changeons point les rôles,
Et si mon nom prend place entre leurs noms fameux
C'est parce qu'ils m'ont pris en croupe derrière eux.
Le Destin à plusieurs des plus braves funeste,
Trop partial à ma jeunesse, a fait le reste;
Tous ont droit qu'on allume un glorieux flambeau,
Les uns sur leur maison, d'autres sur leur tombeau.
Mais les dieux, prévoyant ce partage de gloire,
Nous avaient envoyé dans nos rangs la Victoire.
A son corps de statue, à sa marche, à ses yeux,
Vous reconnaissez tous la vierge sœur des dieux.
De ses cheveux s'exhale une odeur d'ambroisie,
C'est Atalante que conduit la Poésie.
Déesse trop aimable et qu'on n'ose prier,
Je t'offre au nom de tous la branche de laurier.

LES CHASSEURS

Vive Atalante ! Heureux l'époux qu'elle va prendre.

ATALANTE

J'accepte ton présent, mais c'est pour le suspendre
En trophée au-dessus du seuil de ta maison,
Si ton père et ta mère, en leur haute raison,
Veulent bien accepter de me prendre pour fille,
Moi qui ne me connais encore de famille
Que les divinités des monts et des forêts,
Car dans le même temps que tombait sous tes traits
L'animal monstrueux dont tu m'offris la hure,
Ta vaillance courtoise et ta haute figure
Fascinaient mon cœur vierge et l'ouvraient à l'amour.
Pour remonter parmi les dieux, il est trop lourd,
C'est un cœur de mortelle. Eh bien, pour que je meure,
Accueille-moi, jeune homme au moins dans ta demeure.

MÉLÉAGRE

Divine fiancée, avec quel doux orgueil
A ton bras de mon toit je franchirai le seuil ;
Mon père, en attendant, voici donc votre fille.

ŒNÉE

Soyez la bienvenue, ô vous, dans ma famille
Où je n'ai jusqu'ici trouvé que de l'ennui,
Vous entrerez comme une étoile dans ma nuit.

PLEXIPPE

Assez, je n'en puis pas tolérer davantage !
Assez de ce galant et lâche bavardage !

N'as-tu point de pudeur, n'as-tu point de remords,
Sentant ton oncle, hélas ! couché parmi les morts
Où l'étendit votre criminelle imprudence,
De commettre envers lui cette horrible indécence
D'arroser de son sang à peine refroidi
Ton sacrilège amour que les dieux ont maudit ?
Je te le dis en face et le crie à la Grèce :
Tu l'as sacrifié pour sauver ta maîtresse
Et tu n'as pas le droit, étant son meurtrier,
De disposer ainsi sans moi d'un laurier
Tout dégouttant du sang lustral de ma famille !
Indigné, je l'arrache aux mains de cette fille !

MÉLÉAGRE

Que vient nous raconter à présent ce vieux fou ?
On l'avait oublié. D'où sort-il ? De quel trou ?
Personne ne l'a vu pendant toute la chasse
Et c'est lui qui harangue et c'est lui qui menace !
Autant il était doux, autant il fait de bruit.
Insolent ravisseur de la gloire d'autrui,
Lâche ce que tu tiens, ou je pourrais t'apprendre
Qu'il ne faut pas voler ce qu'on ne peut défendre !

PLEXIPPE

Mon frère a succombé sous vos coups aujourd'hui
Et le vrai sanglier abattu ce fut lui.
Je vous exècre tous.

ŒNÉE

Allons ! oui, par Hercule !
Devant tous ces héros tu te rends ridicule !

PLEXIPPE

Quant à toi, je te crache à la face, vieillard !

MÉLÉAGRE

Arrière, misérable, hors d'ici sans retard,
Ou je te vais traîner dehors par les oreilles !
Dites, vit-on jamais impudences pareilles ?

PLEXIPPE

Où prétends-tu traîner ton oncle, beau neveu ?

MÉLÉAGRE

Près de ton frère, pour faire, selon ton vœu :
A la mort, pour parler une langue plus claire.

PLEXIPPE

Tu vas m'assassiner, mais prends garde à ta mère !

MÉLÉAGRE

Assez d'insultes, meurs !

(*Il le tue.*)

ŒNÉE

Qu'as-tu fait, malheureux !
L'Érynnie a poussé ton bras. Daignent les dieux
Te pardonner, mon fils, ce meurtre qui me navre.
En attendant, portons au bûcher son cadavre.
Faisons un sacrifice en expiation.

(*On emporte le corps de Plexippe.*)

Rideau.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ATALANTE, Le Chœur

ATALANTE

Je ne pouvais prévoir cette horrible action
Que l'offense à son père a faite légitime ;
J'espère que les dieux n'y verront point un crime,
Mais ce n'en est pas moins un présage angoissant
De voir sur mon chemin cette flaque de sang.

LE CHŒUR

On dirait que ton âme en ce moment hésite.

ATALANTE

Dès que le cœur est seul, la tristesse entre vite.

LE CHŒUR

Et de quoi peux-tu bien t'attrister à présent ?

ATALANTE

Le doute est pour l'esprit un fardeau bien pesant.

LE CHŒUR

Ton âme ressent-elle un tourment qui la creuse ?

ATALANTE

Je suis tout à la fois heureuse et malheureuse.
Enfin, je l'ai voulu, le sort en est jeté !

LE CHŒUR

J'ai quelque peine à te comprendre, en vérité,
Car je ne connais pas plus douce destinée
Que d'être par l'amour conduit à l'hyménée.

ATALANTE

Adieu, forêts, monts et ravins,
Atalante se déshabille,
Lune, de tes rayons divins ;
Au tranchant d'or de ta faucille
Elle détache, purs joyaux,
L'une après l'autre les étoiles
Qui servaient d'agrafes aux voiles
Légers et royaux
Que lui jetait le crépuscule
Sur les sommets,
Et va se perdre pour jamais
Dans l'humanité minuscule.
De son arc et de son carquois,
De ses regards, terribles flèches,
Épouvante et fierté des bois,
Le jeune Amour aux lèvres fraîches

Hélas ! vient de la dépouiller ;
Et sa force surnaturelle,
Quand Diane habitait en elle,
N'est plus qu'une corde infidèle
Que les larmes devront mouiller.

LE CHŒUR

L'archer Amour, en te prenant pour cible,
N'a fait que se venger de toi.
Il a blessé ton cœur pour le rendre sensible
Et plier ton orgueil à la commune loi.

ATALANTE

Si, par le regret dirigée,
Je remonte sur le Tégée,
Ils resteront indifférents,
Les agrestes dieux mes parents,
Dont j'apercevais dans mes courses,
Tout pleins d'un amical respect,
Les fronts moussus au bord des sources
Se soulever à mon aspect;
Et la montagne maternelle
Ne connaissant plus son enfant
Dira sans doute en me voyant :
« Atalante, où se trouve-t-elle? »
Et si je réponds : « Me voici ! »
Elle, ouvrant ses yeux prophétiques,
M'écartera des hauts portiques,
Disant : « Toi, tu n'es pas d'ici,

« J'appelle la grande Atalante.
« — Atalante, dira l'Écho. »
Et tous me pleureront vivante
Et me repousseront là-haut.

LE CHŒUR

Ne regrette pas, Atalante,
Le fond des bois :
On s'y perd parfois;
Témoin Écho, cette nymphe charmante,
Qui de son frêle corps n'a gardé que la voix.
Par ce temps de métamorphoses,
Fuis le silence des forêts,
Car sous leurs grands arceaux aux perfides attraits,
Il se passe souvent de bien étranges choses.
Pour moi, je te le jure,
J'aime mieux la mort, de beaucoup,
Que l'horreur d'entrer vive en une autre nature
Qui me laisserait femme avec des yeux de loup.

ATALANTE

C'est de mon plein gré que je reste
Et que j'accepte de mourir,
Si je puis une heure dormir
Dans les bras de l'amour funeste;
Mais vous, vous avez des parents,
Des mères, des sœurs, des compagnes,
Pour vous servir en ces moments;
Mais pour moi les dieux des montagnes

Et mes cousins les dieux du ciel
Ne daigneront pas quérir même
Le plus petit rayon de miel
Pour l'offrir à celui que j'aime.
Les vôtres vident le meilleur
De leur amphore ou de leur coffre
Et, ce faisant, versent leur cœur
Dans les choses que leur main offre,
Et la bonté de leur accueil
Est comme une porte fleurie
Qui décourage un peu le deuil
Invitant le bonheur avec la rêverie.

LE CHŒUR

Le bonheur n'entre pas toujours
Par la porte qu'on lui prépare.
Parfois, après de longs détours
Où sa patience s'égare,
Il n'arrive qu'après la fuite des amours
Et s'éloigne ayant vu peut-être
La Tristesse à quelque fenêtre.

ATALANTE

A mes noces ne paraîtront
Ni les nymphes au bon front,
Aux blondes tresses,
Ni les vénérables déesses
Qu'on suit au son du tambourin
Les aïeules de Zeus serein,

Rhée et Cybèle,
Qui, sous leur couronne de tours
Soulevant leur tête éternelle,
Contemporaine des vieux jours,
Me riaient parfois au passage ;
Et le dieu Pan ne viendra pas
Faire danser au mariage
Ni prendre sa place au repas,
Avec sa flûte, en gai convive ;
Sans une sœur, sans un ami,
J'arriverai seule parmi
Les mortelles, en fugitive.

LE CHŒUR

O chasseresse, si tu veux,
Nous viendrons peigner tes cheveux
Pour le clair matin de tes noces,
Et nous aurons, malgré l'hiver,
Pour te parer, du myrte vert
Et des perce-neige précoces ;
Nous t'aimerons comme des sœurs,
Tu trouveras quelques douceurs
Peut-être au fond de nos tristesses,
Et sur les airs qu'on chante ici
Tu pourras retrouver aussi
Des aventures de déesses,
Car plus d'un divin sentiment,
On ne sait pourquoi ni comment,
Erre exilé dans l'âme humaine
Et comme un cavalier hautain,

Armé pour un plus haut destin,
Mystérieux il s'y promène.
Mais j'aperçois de loin la reine qui descend,
Elle va t'accueillir de quelque mot blessant ;
Tâche de désarmer par d'humbles prévenances
Son cœur à ton égard rempli de méfiances.

SCÈNE II

Les Mêmes, ALTHÉE

ALTHÉE

Ils sont partis tous ces chasseurs tumultueux,
Comment ne t'ont-ils pas emmenée avec eux ?
Comment se fait-il donc ici qu'ils t'aient laissée ?

ATALANTE

Je viens à vous ainsi qu'une bête blessée
Et frissonnante avec la flèche dans le cœur,
Je ne suis plus la vierge invincible et sans peur.

ALTHÉE

Quelqu'un aussi planta dans mon cœur une flèche :
C'était la vie, et la blessure est toujours fraîche.

ATALANTE

La douce affection eût calmé vos esprits.

ALTHÉE

C'est possible, mais les hommes s'y sont mal pris.

ATALANTE

N'accepteriez-vous rien de mon humble tendresse ?

ALTHÉE

Retourne sur tes monts, superbe chasseresse.

ATALANTE

Je dépose à vos pieds cet arc et ce carquois,
O Reine, et pour jamais j'abandonne les bois
Pour devenir votre servante.

ALTHÉE

Quelque chose en toi m'épouvante,
Et comme une meute de loups
Des malheur inconnus rôdent autour de nous...
...Mes frères vivent-ils ? Réponds, réponds, de grâce !
Tu dois bien le savoir, toi qui viens de la chasse.

ATALANTE

Reine, étrangère ici, je ne les connais pas.
Quelqu'un vous a-t-il fait pressentir leur trépas ?

ALTHÉE

Talthybios les disait vivants et je suis triste,
Et je flaire du sang comme un chien sur la piste.

(*Althée, l'air soupçonneux, fait quelques pas vers le fond de la scène.*)

ATALANTE, *baissant la voix, au Chœur.*

De l'accueil de la reine, hélas ! que pensez-vous,
Femmes ?

LE CHŒUR

Elle revient. Son air paraît plus doux.

ATALANTE

Si ses yeux se chargeaient encore de colère,
Que me conseillez-vous ? Dites, que dois-je faire ?

LE CHŒUR

Elle connait, hélas ! d'effroyables secrets.

ATALANTE

Eh ! quoi ! je suis aimée, ô femme et je fuirais !
(*Allant au-devant d'Althée et s'adressant à celle-ci.*)
Reine, au fond de vos yeux inquiets je devine
Une pensée ainsi que la mienne orpheline;
Nos désirs en nous se sont clos
Et pour mieux cacher les sanglots
Qui du fond de nos cœurs montaient comme des lames,
Derrière nos yeux froids dissimulant nos âmes
Nous revêtions d'orgueil cruel le désespoir
Que nous ne pouvions laisser voir.

ALTHÉE

Que veux-tu de moi, chasseresse,
Et pourquoi devant ma raison

Toujours agiter ce tison
Qu'allume ta folle tendresse ?

ATALANTE

Reine, je n'ai pour vous aimer
Qu'à vous rouvrir mon cœur qui dut se refermer
Aux sentiments si doux qu'inspire la famille...
Je n'ai point eu de mère et vous manquez de fille.

ALTHÉE

Ainsi qu'un oiseau sur un toit,
Au fond de mon âme méchante
Un doux regret quelquefois chante ;
Le passé me dit : Souviens-toi !

ATALANTE

De larmes malgré vous votre regard se mouille,
Mère, vous m'apprendrez à filer la quenouille ;
Je vous suivrai docilement
Et ce travail sera charmant,
Entrecoupé de mots d'une affection tendre
Que les hommes distraits ne savent pas entendre.

ALTHÉE

Si tu souffres, tu peux pénétrer sous mon toit;
Si tu n'es qu'une pauvre enfant, assieds-toi;
Nous causerons au bruit du rouet monotone,
Je sens en moi descendre une paix qui m'étonne.
Si tu veux que vraiment je t'apprenne à filer,
Prends la quenouille, puis laisse se dérouler

Le fil et dans tes doigts tords-en la blanche laine ;
Comme cela, c'est bien. Avec un peu de peine
Tu pourras, mélangeant les fils et les couleurs,
Savoir broder un jour des arbres et des fleurs,
Un centaure au galop qui dans la forêt passe,
Des scènes de carnage et des tableaux de chasse,
Et tromper les ennuis de ton cœur désœuvré !...
... Que vois-je ? Mon rouet d'un reflet empourpré,
A chaque tour de roue, hélas ! devient plus rouge.
Est-ce quelque rayon qui dans les arbres bouge ?
Mais non, mais non, c'est bien du sang, du sang humain.
Malheureuse, il en reste encore sur ta main !

ATALANTE

Le sang du sanglier !

ALTHÉE

Non, le sang de Toxée.

ATALANTE

Que dit-elle ? Grands dieux, sa face est convulsée !

LE CHŒUR

Elle parle de son frère, mort en effet.

ALTHÉE

Où court Plexippe avec le visage défait ?
Où vas-tu, très doux frère, la gorge ouverte,
Ton sang vermeil coulant à flots sur l'herbe verte ?

Égorgé comme un bœuf, égorgé sans pudeur,
Tu t'échappes des mains du sacrificateur,
Et mon époux Œnée assiste au sacrifice !
C'est Méléagre qui du bourreau fait l'office !
Horreur ! horreur ! horreur ! Il essuie à présent
Le coutelas encor ruisselant de ton sang,
Tu passes devant tous sans qu'aucun se dérange
Et tu viens me trouver pour qu'enfin je te venge.
Oui, oui, je te comprends, c'est ce fatal tison,
Hélas ! qui rallumé dévore ma maison !
J'aurais dû le laisser se consumer. Pardonne !
Mon intention, frère, était cependant bonne :
J'ai voulu le sauver parce que je l'aimais,
Et je vous ai perdus par lui tous à jamais !
Prends patience, va, nous allons tous descendre
Chez Hadès, ne laissant ici qu'un peu de cendre.
Je l'emmène avec moi. Quand tu le reverras,
Ne le repousse pas, Plexippe, de tes bras.
C'est le fils de ta sœur, s'il est le fils d'Œnée ;
Et tout fut fait par la terrible destinée.
Là-bas, sous les cyprès aux ombrages épais,
Son cœur trop violent retrouvera la paix.
Et quand nous aurons bu l'oubli des mauvais songes,
Les cruautés d'ici sembleront des mensonges.

LE CHŒUR

Dans le délire où semble osciller sa raison
Elle voit cependant, par delà l'horizon,
Se dérouler l'horreur de scènes trop réelles !

ALTHÉE

Mon oreille est ouverte autant que mes prunelles.
Veuillez vous souvenir que vous avez juré
Par le fleuve du Styx, aux dieux même sacré,
De ne rien révéler des choses que j'ai dites.

LE CHŒUR

Reine, tu nous remplis d'épouvantes subites.

ALTHÉE

Mes actes dussent-ils vous paraître insensés,
Cachez soigneusement ce que vous en pensez;
Craignez de me trahir par un mot, par un geste;
Gardez devant les yeux votre serment funeste.
Je fais ce qu'un devoir douloureux me prescrit.
Ne jugez pas à vos balances mon esprit.
Au-dessus de la boue où votre cœur se vautre,
Songez que mon regard voit plus loin que le vôtre.

ATALANTE

Je sens planer partout le mystère et l'effroi !

ALTHÉE, *à Atalante.*

Mais je vous oubliais, vous devez avoir froid,
Ma fille; la forêt par l'hiver dépouillée
N'a pu vous garantir et vous êtes mouillée...
Je possède en un coffre, où je vais le chercher,

Un précieux tison plus propre à vous sécher.

(*Elle va chercher le tison et le jette au feu.*)

A peine j'ai soufflé déjà la flamme brille.
Approchez-vous, venez vous réchauffer, ma fille.

ATALANTE

Femmes, vos yeux sont pleins d'un sentiment d'horreur !
Que se passe-t-il donc et quel sombre malheur
Sur ma tête s'amasse et se prépare à fondre ?

LE CHŒUR

Ne m'interroge pas, je ne puis te répondre !

Une tempête affreuse emporte à l'Achéron,
De plus en plus grossi par les larmes des veuves,
Et roule en tourbillons les héros dans les fleuves
Où navigue Caron.

Évohé ! Évohé ! Passez les coupes noires.
Que chacun à sa soif boive l'eau du Léthé,
Et que sa morne ivresse y ramène hébété
Leur troupeau sans mémoires.

Sur les rives du Styx s'ils reviennent rêver,
S'ils regardent encor du côté de la vie,
Ils contemplent, mais sans regret et sans envie,
La barque mortuaire en silence arriver.

Si parfois le galop vain et silencieux
D'un centaure qui rentre à son étable sombre
Attire le regard de ce qui fut leurs yeux,
Il se perd aussitôt dans leurs pensers pleins d'ombre !

SCÈNE III

Les Mêmes, TALTHYBIOS

TALTHYBIOS

Hélas ! Hélas ! Hélas !

ATALANTE

Dis, que s'est-il passé ?
Que nous annonces-tu ? Méléagre est blessé ?
Un noir pressentiment m'agite, vrai, peut-être ?

TALTHYBIOS

Hélas ! dans un instant tu vas le voir paraître,
Le dos courbé, le front déteint par le remords
Et déjà tout couvert de la pâleur des morts.

(*Atalante part affolée.*)

Et, symbole touchant de la misère humaine,
C'est son père, son vieux père qui le ramène,
Et qui, désespéré, doit soutenir celui
En qui devrait, hélas ! résider son appui.

LE CHŒUR

C'est quelque mal soudain qui l'a saisi sans doute,
Ou bien la foudre a-t-elle éclaté sur sa route?

TALTHYBIOS

Il y a là-dessous un mystère infernal.

LE CHŒUR

Cette mort de Plexippe a causé tout le mal.

TALTHYBIOS

Hélas! chacun a son destin que nul n'évite;
Mais qui pouvait prévoir le châtiment si vite?
Méléagre avec nous revenait du bûcher,
Tout à coup on le voit pâlir et trébucher;
Il pousse un cri perçant de douleur ou de rage,
Une froide sueur lui baigne le visage,
Il se remet en marche et fait deux ou trois pas
Hésitants, s'interrompt, comme si le trépas,
Surgi tel qu'un voleur brusque d'entre les saules,
Venait de lui poser la main sur les épaules...

SCÈNE IV

LES MÊMES, MÉLÉAGRE, ŒNÉE, ATALANTE

MÉLÉAGRE

Je ne me soutiens plus. Asseyons-nous. Un dieu
Tout à coup a brisé ma force,
Et je suis comme un frêne encor debout qu'un feu
Dévorerait sous son écorce,
Comme un frêne dont on verrait frémir au vent
Le feuillage, hélas ! encor tendre,
Comme un frêne que l'on supposerait vivant
Et dont le cœur serait en cendre ;
La flamme s'insinue aux moelles de mes os
Comme à travers des branches sèches,
Et mes veines soudain, pareilles aux roseaux,
Ont la dureté de mes flèches,
Je sens mes chairs craquer ainsi que du charbon,
Sous ma peau que crispent les rides,
Et la cendre couler brûlante tout le long
De mes jarrets désormais vides.

ŒNÉE

Mon enfant, ô mon pauvre enfant !

ATALANTE

Mon cher époux !

MÉLÉAGRE

Ne pleurez pas. Vous sentir là tous deux m'est doux,
Assieds-toi près de moi, père, et toi, fiancée,
Pose ta chère main dans la mienne. Je veux
Dans le parfum de tes cheveux
Endormir pour jamais ma mémoire lassée.
Lorsque je descendrai les mortuaires eaux,
Qui m'emporteront comme en un lit de parade,
Si la barque en passant effleurait les roseaux
Et réveillait mon cœur malade,
Je voudrais, refermant aussitôt mes yeux morts
A ces funèbres paysages,
Rêver doucement que je dors
Sous le regard aimé de vos muets visages.

(*Se tournant vers Althée.*)

Mais, ô toi qui, pareille à quelque oiseau de nuit,
Veilles devant le feu comme sur ta couvée,
Attendant que soit achevée
Ma vie avec la bûche où je brûle sans bruit...

ATALANTE

Je frémis d'épouvante. Hélas ! que veut-il dire ?

ŒNÉE

Il ne sait ce qu'il dit. L'infortuné délire.

MÉLÉAGRE

Si tu consentais à laisser
Pour un moment ce triste ouvrage,

Je te dirais de m'embrasser,
Pour que de pardonner je garde le courage,
Pour que je sente si vraiment
J'avais comme un autre une mère,
Pour entendre le battement
De ce cœur que je crains immobile et de pierre,
Pour savoir si quelque regret
S'élevant de ton âme morte
Ne mérite pas que j'emporte,
Au fond de moi gravé, ton douloureux portrait.
Dans mes loisirs crépusculaires,
Sous les cyprès élyséens,
J'aimerais parler sans colères
Aux autres quelquefois des miens,
Revivre les heures passées,
Revoir au fond de mes pensées
Ma mère au seuil de sa maison,
Et mon père dresser sa forme à l'horizon.
O ma mère, ô ma mère, entends,
Pendant qu'il en est encore temps,
L'appel suprême
Du fils qui t'aime !

ALTHÉE

Auprès des miens, là-bas, là-bas,
Où je t'emporte dans mes bras,
T'attend la véritable vie
Qui ne sera jamais suivie
De l'amertume du trépas.

MÉLÉAGRE

Te suivre là-bas, mère atroce,
Moi ton enfant infortuné,
Dont tes mains préparent la fosse,
Comme si tu faisais un lit de nouveau-né,
Non, tu n'auras pas cette joie
D'emporter là-bas ton butin ;
Louve, tu lâcheras ta proie
Que t'arrachera le Destin !

Héros grecs, voyez cette femme,
Elle a fait le calcul infâme,
Pour mieux m'arracher à jamais,
Hélas ! à tous ceux que j'aimais,
De m'entraîner dans l'enfer avec elle
Et de m'emprisonner dans la nuit éternelle.

Va-t'en, va-t'en, chienne d'Hadès !
Va retrouver tes sœurs dans les ténèbres
Et de tes aboiements funèbres
Du sommeil des vivants ne trouble plus la paix.

LE CHŒUR

Sans prononcer un mot, la reine se retire.

MÉLÉAGRE

Elle s'en va, saoule de sang, comme un vampire.

ATALANTE

Un mystère d'horreur, père, couve en ce feu.

MÉLÉAGRE

Ma dernière heure est consumée.
Ne précipite pas ma mort, ô bien-aimée.
Puisque de ces instants il me reste si peu,
De leur douceur sois économe,
D'aucun cri maintenant n'en romps l'exquise paix,
Laisse l'affreux mystère en ses voiles épais
Recouvrir de ses plis mon existence d'homme,

Toi, père bien-aimé, que vas-tu devenir ?
De quoi rempliras-tu ta maison délaissée
Et ton cœur désormais trop grand pour ta pensée
Où n'habitera plus que l'amer souvenir ?

Que si, las de pleurer, tu reprends, à l'Aurore,
Le chemin des coteaux familier à tes pas,
Tu te diras : Pour qui travaillerais-je encore ?
A quoi bon tout ce vin ? Mon fils n'en boira pas.

Et toute joie en toi se trouvant abolie
Quand l'Automne, sonnant du cor dans les forêts,
Ouvrira la vendange et le temps de folie,
Tu n'iras recueillir aux ceps de tes regrets
Que les âpres raisins de la mélancolie.
Adieu, père, j'aurais dû mettre plus de soin
A te payer de ta tendresse,
Mais la mort me semblait si loin
Que je me disais : Rien ne presse.
Tout enivré de mes vingt ans,
Je comptais sur les jours qui me restaient à vivre,

Et le Destin pendant ce temps
Effaçait mon nom de son livre.
Recueille dans cet entretien,
Avant que la mort nous sépare,
Tout l'amour dont mon cœur avare
A trop souvent frustré le tien.

ŒNÉE

Je ne peux te survivre.
Les dieux dans leur pitié me laisseront te suivre !

MÉLÉAGRE

A vous merci, mes compagnons,
Grâces à vous, dans la légende et dans l'histoire
S'allumera d'un peu de gloire
Mon nom parmi vos noms.
Et toi, ma douce fiancée,
Reçois maintenant mes adieux
Et que ma dernière pensée
Aille s'éteindre dans tes yeux.
De te sentir ici présente
Donne à ma vie agonisante
Un charme infini ;
Et je dormirai dans la barque
Funèbre où me couche la Parque
Comme un oiseau dans son nid.
C'est un divin rêve
Dont je ne m'éveillerai pas.
Mais parlons plus bas.
La Nuit vient, la lune se lève,

Entends-tu ses pas ?
Sa lumière argente
Ton front du croissant ;
Son appel, amante,
Devient plus pressant.
En t'aimant, divine
Dont je fus aimé,
Si j'ai consommé
Ma propre ruine,
Au son clair des cors
Annonçant Diane,
Je sens, diaphane,
Sortir de mon corps
Ma forme immortelle.
Libre, je m'en vais
Du monde mauvais.
Je me sens des ailes...
Retiens tes sanglots ;
Sitôt mes yeux clos,
Que le sommeil gagne,
J'irai te précéder là-haut dans la montagne,
Et pâtre d'étoiles au ciel
J'irai retrouver mon amie
Au bois endormie.
Sur ses lèvres en fleurs je cueillerai le miel
D'un baiser très chaste,
Et je viendrai veiller sur toi dans la nuit vaste.

UN MESSAGER

J'accours rempli de peur, de trouble et de tourment :

La reine a disparu, nous ne savons comment,
Et nous n'avons trouvé qu'un vampire à sa place
Qui vient de s'envoler devant nous dans l'espace.

ATALANTE

Ils ne t'entendent plus. Leur âme est loin de nous.
Un marbre dur enclôt leur front et leurs genoux,
Et le froid de la mort a gelé leur paupière.
Peuple de Calydon, veillez sur cette pierre
Qui recouvre le corps de celui que j'aimais,
Témoignage d'un temps aboli pour jamais.
Pour moi, veuve avant d'être admise à l'hyménée,
Je retourne à ma fière et morne destinée.
Héros et compagnons des âges révolus,
Je vous fais mes adieux, vous ne me verrez plus,
Car, repliée en la tristesse de mes voiles,
Frissonnante, je vais me mêler aux étoiles !

RIDEAU

9. 2. 1944

Τί δαυμάσια λάσιο-
μεν ἀφ' ὅλα τὰ ἀρχαῖα
ἑλληνικὰ ἐφεύρεσις!

I

Dans l'amphithéâtre d'Orange, par ce soir de mistral et d'étoiles, tandis que les chœurs antiques déroulaient leur théorie entre le figuier légendaire et les chapiteaux brisés, Paul Meyrargues, agronome, et le critique Denneret se reconnurent. Ils échangèrent par dessus les chapeaux un signe cordial et, dès l'entr'acte, se rejoignirent.

— Je te savais niché dans quelque coin de Vaucluse, dit le journaliste à son ami, mais j'ignorais lequel. Si je pensais à toi, c'était pour t'envier. « Il y a là-bas, pensais-je, une claire fontaine qui chante encore pour les amoureux les sonnets de Pétrarque à Laure de Noves et l'on n'est pas malheureux quand on a cette musique-là dans le pays. »

— Le joli couplet, fit Meyrargues.

— Le plaisir de te voir... et le métier.

. . . . . .

. . . . . .

Ils trouvèrent Reinine assise sur le fût renversé d'une colonne et songeant. Elle portait des bandelettes bleues autour de ses cheveux enroulés comme un fuseau de soie. Elle se leva. On voyait aux courbes de sa tunique la belle jeunesse de son corps.

— Mon vieil ami Paul Meyrargues, annonça Denneret.

La comédienne sourit. Meyrargues l'admira. Dans la sauvage verdure, parmi les ruines, Reinine évoquait une de ces vierges grecques qui rayonnent, à la faveur d'un vers d'Homère ou de Théocrite, au bord de la mer retentissante ou dans l'horreur des bois sacrés. Denneret le lui déclara et promit de l'écrire.

Cette parole gêna Meyrargues ; ce fut comme une ride à fleur de joie. Il regretta en cette minute d'être voué à l'obscur labeur de la terre et de ne point posséder, lui aussi, dans un grand journal, une place où il pût manier de ces mots qui parent de poésie et de renom le souvenir des comédiennes.

Reinine s'éloigna écartant parfois des feuillages avec son bras nu, haut, clair et à demi ployé comme l'arc d'Artémis. Elle disparut ainsi qu'un accord s'éteint.

Denneret, dans un groupe, vantait l'excellence de ces fêtes antiques où le peuple est saisi à l'égal des lettrés par l'éternelle émotion des mythes et des rythmes.

. . . . . .

. . . . . .

Extrait du roman de Léon Lafage : **Par Aventure** (librairie Grasset, 3 fr. 50).

Nulle thèse : de la vie — de nobles cœurs dans de beaux horizons, la grâce et la vigueur comtadines avec un peu de la mêlée de Paris, des artistes et des ruraux, un amour né parmi les pierres romaines d'Orange et qui après maint hasard poignant ou pittoresque, y retourne exaucé, avec les grandes mélancolies que le bonheur laisse toujours derrière soi...

Il y a là une comédienne dont le cœur sort pur de la boîte à grime, un pâtre qui porte aux plis de son manteau la poésie agreste et tragique de toute une contrée, un boulevardier et un homme des champs qui luttent de scrupule et de noblesse jusqu'à ce que l'un deux apprenne dans le sacrifice à quel prix le cœur met l'amitié.

Histoire émouvante et saine, prose vivante et bien française. Voilà, certes de quoi nous dédommager de bien des improvisations quotidiennes et valoir à M. Léon Lafage, selon la prédiction de M. Léon Daudet au lendemain de la *Chèvre de Pescadoire*, « le plus franc et le plus beau succès ».

(*Note de l'éditeur.*)

VIII

Que me veut-on ?

Que me veut-on? Le front plein de rimes, je songe,
Sur mon été le soir descend,
Lucide, mais sans foi, mon regard pesant plonge
Dans les profondeurs de mon sang.

Qui se souvient de nous sur la terre où tout passe
Si nous n'avons pas su servir
Quelque œuvre ou quelque idée, un front qui nous dépasse,
Un bleu morceau de l'avenir?

. . . . . .
. . . . . .

Je revois la maison, le vieux four de mon père,
Je lis Virgile, j'ai la foi,
Et sens que refleurit, plus drue et plus prospère,
La France en deuil autour de moi.

J'entends mes compagnons dans les cours de l'école,
Nos grands combats au fond des bois,
Quand nous allions rêvant de Sedan et d'Arcole,
Dans l'étude, je nous revois,

Les yeux tournés vers l'Est où la Gloire se couche,
Les poings crispés sur nos cahiers,
Mâchant, comme jadis on mordait sa cartouche,
Des vers d'Hugo pleins de lauriers.

BIBLIOTHECA

Oh! comme, déchirant notre honte voilée,
Nous agitions notre chapeau
Lorsque nous souriait la Revanche étoilée
Et que passait quelque drapeau!

Où sont-ils, tous ces jours chantants de ma jeunesse,
Tout cet élan des cœurs français?
Chaque aube, se peut-il que le soleil renaisse
Entre tes bras toujours blessés,

O ma mère, aux pieds d'or, aux grands fleuves paisibles,
. . . O ma France, au large chemin,
Où sans cesse l'on sent circuler invisibles
Tous les courants du cœur humain.

Je t'aime d'un amour nourri de tous les autres,
O clair pays de mes vingt ans,
Plaisir des exaltés, refuge des apôtres,
Paradis des désirs flottants,

Toi, qu'emporte toujours ton rêve humanitaire,
Qui prends l'Europe par la main,
Et tends en souriant aux peuples de la terre
Le vif visage de demain.

Extrait du nouveau volume de vers de Joachim Gasquet :
Le Paradis retrouvé (librairie Grasset, 3 fr. 50).

Librairie Bernard Grasset, 61, Rue des Saints-Pères, Paris

ENTRETIENS SUR L'ART PAR LE
PLUS GRAND ARTISTE FRANÇAIS

L'ART

par Auguste Rodin

Grand in-octavo 350 pages 150 gravures. PRIX : 6 FRANCS

Dans un ouvrage de trois cents pages avec ce procédé d'exposition familière qui est le charme des artistes de génie, *l'auteur a condensé tout son enseignement sur l'Art*. Dans une série de chapitres il passe d'abord en revue toutes les bases d'Inspiration : la nature. le corps humain, le mouvement, le mystère, etc. Il montre ensuite, par une magistrale exposition de l'Art, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours comment les artistes de tout temps ont fixé leur inspiration. Jamais étude plus complète, *plus profonde et en même temps plus facilement intelligible, n'a été écrite sur le Beau*

De très nombreuses reproductions de tableaux et de sculptures accompagnent pas à pas et appuient les démonstrations du maître.

En somme c'est en même temps que le meilleur manuel de *Histoire de l'Art*, un *copieux album de chefs-d'œuvre.*

On s'imagine ce que serait pour nous un ouvrage que Michel-Ange aurait écrit sur la sculpture, ou Rembrandt sur la peinture. Voilà sans doute, ce que sera pour nos descendants le livre d'Auguste Rodin sur l'Art.

Librairie Bernard Grasset, 61, Rue des Saints-Pères, Paris

DOMINIQUE DURANDY

POUSSIÈRES DU MIDI

L'Ane de Gorbio

Nouvelles provençales précédées d'une préface par Jean Aicard, de l'Académie Française, un vol. Prix **3 50**

PIERRE GRASSET

Un Conte bleu

(Prix des Annales Politiques et Littéraires 1910)

Tragique idylle se déroulant dans le cadre enchanteur de la Côte d'Azur, un vol. Prix **3 50**

GASTON MERCIER

Jean Guilbert

SCÈNES DU ROUERGUE

(Préface de M. Henry Bordeaux)

Un volume **3 50**

Librairie Bernard Grasset, 61, Rue des Saints-Pères, Paris

LOUIS BERTRAND

LE LIVRE DE LA MÉDITERRANÉE

Marseille. — Les Avenues françaises de la Catalogne. — Espagne. — L'Afrique latine. — En Egypte. — L'Enchantement de la mer morte. — Jeune Turquie. — La Grèce du du Soleil et des paysages. — Reconnaissance à l'Afrique

Ce livre peut remplacer le plus beau des voyages. Le lecteur prendra sans doute le plus vif plaisir à faire avec l'éminent romancier le tour du grand lac méditerranéen. Un vol. Prix **3 50**

PAUL REBOUX et CHARLES MULLER

A la Manière de...

Edition complète comprenant toutes les séries parues, 35e édition. Prix. **3 50**

EMILE FAGUET, de l'Académie Française

Le Culte de l'Incompétence

Un vol., 41e mille. Prix **2** »

L'Horreur des responsabilités

Suite au *Culte de l'Incompétence.* Un vol., 17e mille. Prix . . . . . **2** »

Billets de Vacances à prix réduits

pour Familles

Il est délivré aux familles d'au moins trois personnes, des billets d'aller et retour collectifs de vacances de 1re, 2e et 3e classes, de toutes gares P.-L.-M., sous condition d'effectuer un simple parcours minimum de 150 kilomètres ou de payer pour ce parcours :

Du 15 JUIN au 30 SEPTEMBRE

Validité : jusqu'au 5 NOVEMBRE.

PRIX : Ajouter au prix de quatre billets simples (pour les deux premières personnes) le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes.

Lorsqu'un billet de vacances ne comprend que trois voyageurs, ceux-ci sont tenus de voyager ensemble à l'aller et au retour ; lorsqu'un billet de vacances comprend plus de trois voyageurs, trois d'entre eux au moins sont tenus de voyager ensemble a l'aller et au retour, les autres ont la faculté, quand la demande du billet collectif en fait mention de voyager isolément dans les conditions suivantes :

Il est établi : *a)* Un billet collectif sur lequel sont inscrits tous les titulaires, ceux qui doivent voyager ensemble et ceux qui peuvent voyager isolément ; *b)* un coupon d'aller et un coupon de retour individuels au nom de chacun des voyageurs qui sont autorisés à voyager isolément : ces coupons sont de la même classe et comportent le même parcours que le billet collectif.

Lorsqu'un titulaire de coupons individuels veut voyager isolément, il est tenu de se procurer, à la gare de départ, sur la présentation de son coupon d'aller et retour, suivant le cas, un billet au tarif militaire de la classe et pour le parcours figurant sur le coupon.

Arrêts : Faculté d'arrêt aux gares situées sur l'itinéraire

Faire la demande des billets 4 jours à l'avance, à la gare de départ

NOTA. — Il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs compris dans un billet collectif de vacances et en même temps que ce billet une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément (sans arrêt) à moitié prix du Tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille entre la gare de départ et le lieu de destination mentionné sur le billet collectif.

EXEMPLE. — D'après le tarif ci-dessus, une famille composée de quatre personnes ayant à faire, au départ d'une gare quelconque du réseau un parcours d'au moins 300 kilomètres, aller et retour, ou payant pour ce chiffre de kilomètres, effectuera ce parcours aux prix suivants.

Les deux premières personnes.	67 fr. 20	45 fr. 40	29 fr. 60
La troisième personne.	16 80	11 35	7 40
La quatrième personne	8 40	5 70	3 70
	92 fr. 40	62 fr. 45	40 fr. 70
Timbre. . . .	10	10	10
Soit pour les quatre personnes composant la famille	92 fr. 50	62 fr. 55	40 fr. 80

Des billets de même nature sont délivrés pendant les époques ci-dessus indiquées par toutes les gares des réseaux de l'Est, du Nord et de P.-L.-M. pour toutes les gares de chacun de ces réseaux. — Parcours minimum : 300 kilomètres, aller et retour.

(1) Au cas où la famille se composerait de plus de quatre personnes, chaque personne en sus paierait également 8 fr. 40 en 1re classe, 5 fr. 70 en 2e classe et 3 fr. 70 en 3e classe.

228

7529/8 C

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 004992425b

CE PQ 2631
.O5M4 1911
COO POIZAT, ALFR MELEAGRE ET
ACC# 1239273

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 08 13 08 01 4